Enfin, cependant, les docteurs proposèrent un changement d'air, suggestion à laquelle on obéit sur-le-champ, mais, hélas ! trop tard : la faiblesse de la pauvre fille était telle qu'un simple essai de ses forces fit renoncer à toute idée de la transporter.

Dans ce terrible état, séparée de celui pour qui elle était tout, la douce malade languissait, et la vie semblait flotter sur ses joues colorées, et ses yeux se creusaient, et ses lèvres desséchées tremblaient sous l'impression de la souffrance.

Il fut convenu enfin que le jour suivant Frédéric Langdale aurait la permission de lui rendre visite : ses diverses fractures avaient été réduites, et la blessure de sa tête avait pris un aspect plus favorable. La voiture reçut l'ordre de le conduire chez les Hardings à une heure, et le médecin recommanda tout particulièrement de prévenir Maria de cette entrevue et de l'y préparer dès la veille. Ceux qui ont des enfants, et ceux-là seuls, pourront comprendre la tendre sollicitude et les tendres précautions avec lesquelles le père et la mère procédèrent dans une révélation si importante, d'après l'avis des médecins, au rétablissement de Maria ; ils employèrent des ménagements infinis pour que la joie ne se glissât que graduellement dans le cœur de leur enfant malade, et pour éviter tous les malheurs qui auraient pu résulter d'une trop brusque annonce.

Ils s'assirent près d'elle—parlèrent de Frédéric—Maria prit part à la conversation—se leva d'elle-même sur son séant—par degré on excita en elle l'espérance qu'elle pourrait bientôt le revoir—cette espérance se changea graduellement en une certitude—on parla de l'époque où cela pourrait arriver—le moment de l'entrevue se rapprocha de plus en plus—la jeune fille anxieuse saisit toute la vérité—elle le comprit—elle eut le pressentiment qu'elle le reverrait le lendemain—elle éclata en un déluge de larmes, et retomba sur son oreiller.

En ce moment, le soleil, qui brillait dans toute sa splendeur, rayonna dans la chambre, et vint frapper vivement sur sa physionomie où le sang affluait.

" Baissez le rideau, mon ami," dit Mrs. Harding à son mari. Harding se leva et se dirigea vers la fenêtre.

Un cri d'horreur lui échappa—" Elle est là ! " s'écria le pauvre homme avec une mortelle angoisse.

" Qui ? " lui demanda sa femme étonnée.

" Elle—elle—cette horrible femme ! "

Mrs. Harding courut à la fenêtre et vit debout de l'autre côté de la rue, les yeux fixés attentivement sur la maison—*Martha, la Bohémienne.*

" Baissez la persienne mon ami, et venez ici. Je vous en prie, venez," dit Mrs. Harding.

Harding baissa la persienne.

" Quel malheur va-t-il nous arriver ? Quelle infortune nous menace ? " dit en sanglotant Harding.

Un cri perçant de sa femme, qui était retournée auprès du lit, fut l'horrible reponse à cette question douloureuse.

Maria était morte !

Deux fois sur trois il avait vu ce terrible démon à forme humaine ; chaque apparition, elle l'avait dit, devait surpasser la précédente par son degré d'horreur ; mais en était-il qui pût surpasser celle-ci ?

Là, devant ses parents désolés, l'innocente enfant gisait étendue dans le froid sommeil de la mort ; ni l'un ni l'autre ne pouvait croire que cela fût vrai ; cela leur paraissait un rêve effroyable. Harding était tout effaré, et quitta le corps de sa fille chérie pour aller à la fenêtre qu'il venait de quitter. Martha était partie, mais il l'entendit à l'autre bout de la rue chantant un air sauvage et joyeux.

On appela les domestiques—on fit venir les médecins, mais hélas ! il était trop tard ! et les malheureux parents n'eurent plus qu'à pleurer leur bien-aimée Maria, à jamais perdue pour eux. Georges, son frère, qui l'aimait d'une si tendre affection, était à Oxford ; mais il quitta en hâte tous les honneurs académiques qui l'attendaient pour suivre au tombeau sa sœur chérie.

L'effet que produisit cette mort sur Frédéric Langdale fut effrayant : on crut qu'il ne se releverait pas d'un choc si rude et si inattendu dans ce moment ; car, bien que la constitution délicate de Maria fût une source perpétuelle d'appréhension et de sollicitude, les symptômes immédiats avaient pris une tournure favorable durant les derniers jours de sa vie, et avaient ranimé les espérances de guérison que ceux qui l'aimaient si tendrement avaient toujours conservées. De cet infortuné jeune homme je n'avais plus entendu parler, lorsqu'au bout de trois ans, je vis annoncer dans les journaux qu'il venait de se marier à la fille unique d'un riche baronet de l'ouest.

La mort de la pauvre Maria, et l'effroi que son père éprouvait en songeant à la troisième visite de Martha, amenèrent un changement complet dans les affaires de la famille. Grâce aux efforts d'une protection puissante, Harding obtint de faire

nommer son fils comme son suppléant à la place qu'il occupait ; et ayant atteint le but qu'il désirait, il résolut de quitter l'Angleterre pendant quelque temps, et de s'éloigner du voisinage où il serait perpétuellement exposé au danger inséparable—il en était maintenant parfaitement convaincu—de sa prochaine entrevue avec la sorcière.

Il est entendu que Georges. ainsi arrêté dans ses études classiques, quitta Oxford, et dès l'âge de dix-neuf ans il commença la carrière de fonctionnaire public, non pas cependant dans la branche spéciale que sa mère avait choisie pour ses débuts ; et l'on put remarquer que les Langdales, après la mort de Maria, non seulement s'abstinrent de relations fréquentes avec les Hardings durant leur séjour en Angleterre, mais que les protestations si vives du citoyen fier de sa fortune se transformèrent par degré dans un oubli absolu de toute promesse, même conditionelle, d'exercer une influence en faveur du fils de ses anciens amis.

Voyant cela, Mr. Harding sentit que ce serait agir prudemment que de tâcher de trouver pour son fils une place où, par la suite du temps, le jeune homme pourrait atteindre une position dont l'honorable revenu lui permettrait de vivre de son bien, puis de s'établir avantageusement.

Tous les arrangements que le tendre père avait en vue étant terminés, le couple affligé se mit en route pour un long voyage sur le continent. Il devint évident que le moral de Mr. Harding se releva rapidement aussitôt qu'il eut la conviction qu'il se trouvait moins exposé à rencontrer Martha. La tristesse s'apaisa et s'adoucit suivant le cours ordinaire de la nature, et le couple paisible s'installa à Lausanne, " oubliant le monde et du monde oublié," sauf par leur excellent fils, modèle des enfants, dont les bonnes qualités, paraissait-il, avaient séduit une jeune fille remarquablement belle, sa voisine, dont la mère semblait également charmée de l'excellence des revenus du jeune homme.

Chose étrange, il ne semblait pas qu'il y eût dans cette affaire d'amour de difficultés à surmonter, d'obstacles à vaincre, et le consentement des Hardings (demandé par une lettre qui les suppliait en outre d'être présents à la cérémonie, s'ils voulaient qu'elle eût lieu), fut aisément obtenu par Georges; de manière qu'à la clôture de la seconde année, qui s'était écoulée depuis leur départ, les parents et leur fils se rassemblèrent de nouveau dans cette maison dont la vue rappelait le souvenir de leur malheureuse fille et son sort mélancolique, et qui était encore

péniblement rattachée dans l'esprit de Mr. Harding à l'odieuse Bohémienne.

Toutefois, le charme avait sans nul doute été brisé. Pendant les deux dernières années. Martha ou était morte ou avait quitté le voisinage. Les Bohémiens étaient une tribu errante, et pourquoi ferait-elle exception à la règle générale ? C'est par des arguments pareils que Mrs. Harding réprima les craintes et l'anxiété renaissantes de son mari, et elle y réussit si bien que, lorsque le jour des noces arriva, que les cloches sonnèrent, et que les rubans flottèrent dans l'air, la physionomie de Mr. Harding s'éclaira de sourires, et il embrassa la joue ardente de sa future bru avec chaleur et quelque chose comme du bonheur.

Les noces eurent lieu dans cette saison de l'année où les amis et les familles se réunissent avec joie et bonne harmonie, où toutes les petites rancunes sont oubliées, et où le feu joyeux et la table somptueuse annoncent le Noël, et nous rappelent que la joie et les félicitations sont à l'ordre du jour.

Malheureusement, cependant, à propos du mariage de Miss Wilkinson avec Georges Harding, il ne m'est pas permis, en vérité, d'ajouter qu'ils quittèrent la ville dans une voiture de voyage pour passer la lune de miel. Il n'avait été accordé à Georges que trois ou quatre jours pour s'absenter de son bureau et pour la célébration des fiançailles ; il fut convenu que toute la compagnie, y compris les branches cadettes des Wilkinsons, cousins, cousins-germains, etc., se réuniraient le jour des Rois pour célébrer dans une soirée de famille le retour des nouveaux mariés.

Lorsque cette soirée arriva, il était délicieux de voir les heureux et souriants visages des enfants ; c'était un vrai plaisir que de considérer leur joie. La gaiete était à son comble, et la soirée se passa joyeusement. Mr. Harding, entouré de ses jeunes convives, souriait, et pour un instant oublia ses peines ; cependant, lorsqu'il regarda autour de la chambre, il ne put réprimer un soupir en se rappelant que c'était dans cette même chambre que, quelques années auparavant, sa chère Maria avait réuni ses amies à la même occasion.

On annonça le souper de bonne heure, et la bande joyeuse descendit au salon, où la table était servie avec abondance de toutes les profusions de la classe moyenne. Au centre apparaissait le principal objet de la fête—un gigantesque gâteau des Rois ; des Rois et des Reines dorés se prélassaient sur des cercles de confitures écarlates, et des cœurs en

sucre se trouvaient là enchassés dans des trophées de même substance.

Nombreuses et profondes furent les blessures que reçut cette masse énorme, et chaque convive surveillait avec une profonde anxiété la part qui lui était destinée par rapport aux splendeurs éblouissants qui en couvraient la surface glacée. On distribua le jeu des Rois consistant en cartes à figures, illustrées de devises sentencieuses et de spirituels dictons, et par une de ces petites fraudes, qui, dans ces sortes de réunions, sont toujours tolérées, Mr. Harding fut proclamé Roi, et la nouvelle mariée Reine ; la gaieté était si charmante et l'entrain si plein de franchise, qu'il regarda sa femme avec une expression de contentement intérieur, contentement qu'elle avait souvent mais en vain essayé de trouver sur sa physionomie depuis la mort de sa chère enfant.

Le souper fini, la pendule sonna minuit, et les plus âgés regardèrent autour d'eux comme s'il était temps pour les plus jeunes de se retirer. Une demi-heure de grâce fut demandée par le " Roi " et accordée. Mrs. Georges Harding devait ce soir-là leur chanter une chanson sur " les pauvres vieilles filles ; "—c'était des vieux couplets que, par tradition et par habitude, elle avait chantés tous les ans à cette anniversaire depuis qu'elle était toute petite fille. Conformément à cet usage, l'exécution de sa promesse ayant été réclamée, on obtint le silence, et Mrs. Harding, avec cet air d'embarras accompagné d'une petite toux maniérée qui sied si bien à une jolie fille aux joues rebondies et veloutées, se prépara à commencer la vieille chanson, lorsqu'un bruit semblable à celui que produirait la chute d'un boulet de canon de quarante-huit resonna dans toute la maison. Ce bruit semblait descendre directement du toit même de la maison en passant rapidement et avec violence par tous les l'escaliers. Il traversa la chambre dans laquelle ils étaient assis, et continua en grondant son cours impétueux jusqu'au rez-de-chaussée. Au moment où il parut abandonner le salon, la porte s'ouvrit soudain, comme si elle eût éte forcée par un coup de vent, et resta entr'ouverte.

Tous les enfants furent en un instant debout, se pressant autour de leurs mères. Mrs. Harding se leva et tira la sonnette pour s'informer de ce que signifiait ce tintamare. Sa bru, pâle comme une morte, regarda Georges ; mais il y eut quelqu'un dans la compagnie qui ne bougea pas, qui ne souffla pas. Ce fut le vieux Mr. Harding, dont les yeux, fixés d'abord

avec effroi sur la porte entr'ouverte, tournèrent lentement en suivant le mur de l'appartement vers la cheminée. Là ils s'arrêtèrent.

Lorsque les domestiques vinrent, ils dirent qu'en effet ils avaient entendu le bruit, mais qu'ils pensaient qu'il venait d'en-haut. Harding regarda sa femme, puis, se tournant vers le domestique, observa avec négligence que cela devait être quelque bruit de la rue, et après l'avoir renvoyé, il engagea la nouvelle mariée à continuer sa chanson. Elle y consentit ; mais les enfants avaient été trop alarmés pour en jouir ; ce bruit avait en lui quelque chose de si étrange et de si surnaturel, que les plus âgés de la compagnie eux-mêmes, tout obligés qu'ils étaient de ne laisser voir à leurs enfants rien qui ressemblât à de la crainte, se sentirent plus à leur aise lorsqu'ils se trouvèrent chez-eux.

Lorsque les convives furent partis, et que la femme de Georges alluma la chandelle pour aller se coucher, son beau-père l'embrassa avec affection, et pria Dieu de la bénir. Il prit alors tendrement congé de son fils en faisant une fervente prière pour son bonheur ; il le serra sur son cœur, et lui dit adieu avec une émotion qui, dans une circonstance aussi ordinaire qu'une séparation de courte durée, fut inexplicable pour le jeune homme.

Lorsque Harding eut gagné son appartement, il parla à sa femme, et l'engagea à se préparer à quelque grand malheur.

" Ce que cela doit être," dit Harding, " et sur qui doit tomber le coup, je ne sais ; mais il est cette nuit suspendu sur nos têtes ! "

" Mon ami ! " s'écria Mrs. Harding, " Quel nouveau caprice est cela ? "

" Eliza, ma bien aimée," répondit son mari, avec un ton d'indicible agonie, " je l'ai vue pour la troisième et dernière fois ! "

" Qui ? "

" *Martha, la Bohémienne.*"

" Impossible," dit Mrs. Harding ; " vous n'avez pas quitté la maison d'aujourd'hui ! "

" C'est vrai, ma chère," répliqua le mari, " mais je l'ai vue. Lorsque ce bruit terrible s'est fait entendre à souper, au moment où la porte s'ouvrait comme par miracle, j'ai l'ai vue. Elle a dardé ses horribles yeux sur moi ; elle s'est avancée vers la cheminée et est restée debout au milieu des enfants, et là elle est restée jusqu'à ce que le domestique entra.

" Mon très cher mari," dit Mrs. Harding, " tout ceci n'est qu'un désordre de votre imagination."

" Tout ce que vous voudrez," dit-il, " mais je l'ai vue Humain ou surhumain—naturel ou surnaturel—elle était là. Je ne chercherai pas à discuter un point où je ne trouverai probablement aucune sympathie ; tout ce que je vous demande, c'est de prier avec ferveur, d'avoir foi, et alors espérons que le malheur, quel qu'il soit, sera peut-être détourné.

Il embrassa la joue de sa femme avec tendresse, et après deux ou trois heures d'agitation fébrile et nerveuse, il s'endormit.

De ce sommeil il ne se réveilla jamais—on le trouva mort dans son lit le lendemain matin.

" Or," dit mon narrateur, " était-ce la puissance de l'imagination, jointe au bruit inattendu, qui produisit chez-lui une perturbation assez grande pour lui ôter la vie, c'est plus que je ne saurais dire ; le fait est qu'il il était mort."

Cette histoire m'a été racontée par mon ami Ellis un soir que nous venions un peu tard de la Cité à Harley-street. Lorsque nous arrivâmes à ce passage du récit, nous étions dans Bedford-square, à l'encoignure obscure et triste où Caroline-street y vient aboutir.

" Tenez," dit Ellis, en l'indiquant du doigt, " voilà la rue où la circonstance a eu lieu."

" Allons, allons," lui dis-je, " vous racontez fort bien l'histoire, mais je suppose que vous n'espérez pas que je crois à tout cela comme à l'évangile ? "

" Comme vous voudrez," dit-il ; " tout ce que je sais, c'est que j'étais un de ceux présents la nuit des Rois, et que j'ai entendu le bruit moi-même."

" Mais vous n'avez pas vu le spectre," m'écriai-je ?

" Non, certainement," répliqua Ellis.

" Ni vous, ni personne, j'en réponds," lui dis-je. A ce moment un pas rapide se fit entendre derrière nous. Je me détournai à moitié pour laisser passer la personne, et je vis une femme enveloppée dans un manteau rouge, dont les yeux brillants et noirs, éclairés par le clair reflet d'une lampe placée au-dessus de sa tête, m'éblouirent. Je demeurai attéré. " N'oubliez pas, je vous prie, *Martha, la Bohémienne*," dit la mendiante.

Ce fut comme un coup de tonnerre. A l'instant je glissai ma main dans ma poche et lui donnai à la hâte une pièce de cinq-shillings.

" Merci, mon bon monsieur," dit la femme ; puis, faisant entendre un éclat de rire méprisant, elle descendit Caroline-street, vers Russel-street, chantant, ou plutôt glapissant, une chanson bizarre.

Depuis lors, je n'ai jamais passé à la tombée de la nuit près de cette sombre encoignure de Bedford-square.

TH. HOOK.

XCI.—LE NOUVEL AN.

LES fiacres et les équipages remontent et descendent à grand bruit la rue où ils se succèdent rapidement ; et les coups redoublés, qui retentissent à la porte de la maison vis-à-vis, annoncent qu'il y a grande soirée chez nos voisins. Nous savons que c'est une soirée dansante, parce que nous avons vu un homme enlever le tapis du salon tandis que nous étions à déjeûner ce matin ; et s'il fallait une autre preuve—disons la vérité—nous venons de voir l'une des jeunes demoiselles coiffant une autre jeune personne, près de la fenêtre d'une des chambres à coucher, avec une élégance inusitée, qu'une soirée dansante peut seule expliquer.

Le maître de la maison est employé dans une administration ; nous constatons ce fait par la coupe de son habit, le nœud de sa cravate et l'air de satisfaction que trahit sa démarche.

Ecoutez ! Voici un cabriolet ! C'est le second commis de quelque bureau ; une espèce de jeune homme rangé, qui vient en bottes, et apporte ses escarpins dans la poche de son habit, lesquels escarpins il est dans ce moment en train de mettre dans l'anti-chambre. Voici qu'il est annoncé par l'homme placé dans le corridor à un autre homme en habit bleu, qui est un garçon déguisé de l'administration.

L'homme qui se trouve sur le premier pallier le précède vers la porte du salon. " M. Tupple ! " crie le garçon. " Comment va, Tupple ? " dit le maître de la maison, en s'avançant de la cheminée, devant laquelle il parlait politique, tout en se chauffant. " Ma chère, voici M. Tupple (révérence courtoise de la dame de la maison) ; Tupple, ma fille aînée ; Julie, ma chère, M. Tupple ; Tupple, ma seconde fille ; mon fils, monsieur." Tupple frotte vivement ses mains, et rit comme si tout cela était extrêmement drôle ; il ne cesse de saluer et de se tourner jusqu'à ce que toute la famille lui ait été présentée, puis il se glisse sur une chaise placée à l'un des bouts du sofa, et commence avec les jeunes demoiselles une